18

Langue et Littérature Orales dans l'Ouest de la France

Actes du Colloque d'Angers des 14 et 15 Mai 1982

organisé avec le concours

de l'Université d'Angers,
de l'U. E. R. des Lettres et des Sciences Humaines d'Angers,
du Conseil Général de Maine-et-Loire,
de la Municipalité d'Angers.

MYSTIQUE, MYSTERE ET MYSTIFICATION DANS LA LITTERATURE ORALE DU COTENTIN (Basse-Normandie)

Les textes sur lesquels je vais m'appuyer pour illustrer cette communication ont été recueillis il y a deux ans lors d'une collecte faite dans le Cotentin, c'est-à-dire dans le nord du département de la Manche, essentiellement dans la Hague et dans le Val de Saire. Cette collecte entrait dans le cadre d'une recherche de littérature populaire que dirige M.Jean Cuisenier. Or je me suis aperçu que l'un des thèmes les plus souvent abordés était celui de la religion, considérée sous ses aspects les plus divers. Cela va de la simple histoire de curé jusqu'au miracle le plus merveilleux; ce qui fait que Dieu et ses saints sont constamment présents dans la tradition orale; mais le Diable y est encore plus présent, le Diable et ses suppots.

A vrai dire, l'imagination populaire a su utiliser, pour ne pas dire exploiter, les saints et les diables. C'est ainsi par exemple qu'on explique l'origine de certains accidents géographiques. Il existe, ou plus exactement il existait il y a encore quelques années, deux cavernes célèbres par leur histoire, ou leur légende, cavernes qui s'enfoncent sous la pointe de la Hague, au nord-ouest du Cotentin, l'une sur la côte ouest, dite le "Trou Baligan", l'autre sur la côte nord, dite le "Trou Sainte-Colombe". Le Trou Baligan est une caverne qui s'ouvre perpendiculairement à la mer dans les falaises qui forment le Cap de Flamanville. Sur les parois de cette caverne, on voit courir une végétation qui a la couleur et l'aspect du sang desséché. On dit qu'on a détaché au siècle dernier de l'entrée de la caverne un énorme bloc de granit dans lequel une longue ligne onduleuse pourpre représentait à peu près la forme d'un serpent. Or c'est cet accident du granit qui se rattache directement à la légende du Trou Baligan. On raconte en effet qu'un énorme serpent habitait autrefois cette caverne d'où il sortait lorsqu'il avait faim afin d'attraper les enfants qu'il rencontrait et de les dévorer. La chose prenait de telles proportions que les habitants de la région avaient décidé de passer une sorte de traité avec le monstre, traité selon lequel ils lui fournissaient chaque semaine un enfant tiré au sort. Or un matin où l'on venait d'amener à la bête l'enfant désigné, l'attention fut attirée par un phénomène curieux: on apercevait sur la mer un homme debout, une crosse d'évêque à la main, une mitre sur la tête, une grande chape sur le dos, et cet homme était porté par une "rouelle", autrement dit par une roue de charrue qui flottait sur l'eau. C'était Saint Germain le Scot, c'est-à-dire l'Ecossais, appelé également à cause de ce prodige Saint Germain à la Rouelle. Cet évêque qui venait de traverser la Manche aborda en face du Trou Baligan. Il se dirigea vers le monstre et, lui ayant asséné un violent coup de crosse, il l'estourbit et le tua. L'animal, dans les convulsions qu'il fit au moment de mourir, s'incrusta pour ainsi dire dans le granit; et c'est pourquoi on a pu voir, jusqu'au début du XIXe siècle, la marque du serpent imprimée dans la pierre. J'ajouterai que, depuis peu, non seulement cette pierre, mais le Trou Baligan lui-même n'existe plus: il vient de disparaître dans les dérochements préparatoires à la construction de la centrale atomique de Flamanville. Seul subsistera donc dans la littérature orale le souvenir de Saint Germain à la Rouelle.

Le Trou Sainte-Colombe est une fente dans la falaise, que l'on ne peut atteindre qu'à marée basse, et qui se continue par une sorte de couloir. Dans des temps lointains, non déterminés, vivait dans le village de Gréville une très jolie fille qui s'appelait Colombe. Or un jour Colombe disparut et

on ne la revit que quelques jours plus tard. Que lui était-il donc arrivé? Eh bien, Colombe qui était non seulement jolie, mais aussi intelligente, voulait apprendre le latin. Pour cela elle se rendait au presbytère, où le jeune curé finit par tomber amoureux d'elle. Un jour donc où elle était venue prendre sa leçon de latin, le curé l'enferma dans une chambre et Colombe s'aperçut bien vite qu'il lui était impossible de s'échapper par les fenêtres sans provoquer un scandale qu'elle voulait éviter. Elle resta ainsi plusieurs jours à appeler, à frapper, mais en vain. Finalement, après avoir sondé tous les murs, elle se rendit compte que l'une des parois sonnait le creux et qu'une porte était dissimulée derrière une tapisserie. Elle réussit à briser cette porte et vit qu'elle ouvrait sur un escalier qui menait à un couloir long, étroit et humide. Après avoir parcouru environ une demi-lieue, Colombe aperçut le jour, sentit l'air marin et découvrit qu'elle débouchait sur le rivage. La mer était basse. Elle put donc rejoindre sa maison où elle reprit ses occupations habituelles, mais elle ne continua pas ses leçons de latin. Que s'était-t-il passé entre elle et le prêtre ? On n'en sait rien, car elle se montra très discrète. Quant au prêtre, la tradition orale nous dit qu'il se pendit dans le grenier de son presbytère.

Dans un domaine un peu différent, on sait que l'existence de certaines sources ou fontaines est également expliquée par une intervention divine, une intervention des saints. C'est le cas de ce qu'on appelle "la Fontaine du Bienheureux", à Biville, toujours dans la Hague. Il s'agit d'une source située près du tombeau du thaumaturge de cette région, le Bienheureux Thomas Hélye de Biville. L'eau de cette source passe pour jouir de propriétés miraculeuses contre toutes les maladies. Thomas Hélye était un saint personnage qui vécut au XIIIe siècle et dont la sagesse n'avait d'égal que le zèle. Un jour où il parcourait la lande et les dunes qui s'étendent le long de cette côte ouest du Cotentin, il s'assit pour se reposer, après avoir enfoncé son bâton dans le sol. Il avait bien soif, mais il n'avait rien à boire; et lorsqu'il se releva pour reprendre la route et qu'il retira de terre son bâton, il vit jaillir du trou laissé par l'empreinte du bâton une source d'eau vive où il put se désaltérer. La littérature orale a donc donné à cette fontaine toujours vivifiante ses lettres de noblesse, ou plutôt de sainteté.

Si l'on fait intervenir volontiers les saints pour expliquer la géographie de la région, on fait aussi appel à eux pour expliquer certaines mentalités. Il se trouve par exemple qu'il existe dans le Val de Saire, au nord-est du Cotentin, deux communes qui sont à la fois voisines et rivales. Il s'agit de Quettehou et de Saint-Vaast-la-Hougue, la première étant le chef-lieu de canton, mais la seconde étant plus peuplée et prétendant pour cela à la prééminence sur sa voisine. Cela s'est toujours traduit par des querelles de clocher, par des rivalités de notables et, aujourd'hui encore, par des bagarres à la fin des matches de foot-ball. Pourquoi cette animosité ancestrale. Il faut en chercher la cause à la fin du Ve siècle lorsque l'évêque Saint Vaast, venu du nord, évangélisait le Val de Saire, secondé par son disciple Saint Vigor. Comme les deux saints personnages faisaient des adeptes,ils décidèrent de se répartir le territoire à christianiser. Il n'existait alors qu'une seule agglomération; et le privilège d'habiter dans cette agglomération revenait normalement à Saint Vaast, évêque, maître et le plus âgé. Vigor aurait donc dû aller s'installer un peu plus loin; mais il préférait rester dans la bourgade, devenue aujourd'hui Quettehou. Or un jour où les deux hommes partaient en mission apostolique, ils durent traverser la petite rivière qui marquait, comme aujourd'hui d'ailleurs, les limites de l'agglomération. Pour traverser la rivière, il n'y avait qu'une planche.

très respectueusement, Vigor laissa d'abord passer son maître; puis, comme par un faux mouvement, il fit basculer la planche qui s'enfonça dans la rivière; il lui fut donc impossible de traverser. Saint Vaast voulut bien voir là un trait de la volonté divine et il admit que Vigor resterait sur le territoire de la bourgade où il se trouvait bloqué, tandis que lui-même irait un peu plus loin afin de fonder une nouvelle communauté, qui depuis a porté son nom: Saint-Vaast, tandis que la population de Quettehou se plaçait sous l'égide de Saint Vigor. Mais depuis cette première querelle de leurs fondateurs, les deux villages n'ont pas manqué d'ajouter des épisodes à leur histoire populaire.

La légende des saints peut également illustrer l'histoire. On sait que c'est à Saint-Clair-sur-Epte que fut signé le traité par lequel Charles le Simple cédait, en 911, la Neustrie à Rollon et à ses Normands. Or cette commune de Saint-Clair-sur-Epte est illustrée d'abord par la légende de son fondateur, Saint Clair. Celui-ci, Anglais d'origine, avait traversé la Manche pour s'installer d'abord à Cherbourg, puis dans une forêt à l'ouest de cette ville où il construisit un ermitage et une chapelle que l'on vénère encore aujourd'hui. Mais voilà qu'une femme de haut lignage s'éprit de lui. Clair ne partageait pas cet amour et, pour l'éviter, il s'enfuit en Haute-Normandie où il continua son évangélisation. La dame, mécontente, envoya deux hommes à sa recherche afin de le ramener mort ou vif. Comme ils ne purent le décider à revenir dans le Cotentin, il lui coupèrent la tête. Et ce sera sur les lieux de ce supplice que sera fondé, quelques siècles plus tard, le Duché de Normandie.

Mais la vie légendaire de Saint Clair explique également une particularité climatique que tout le monde connaît. On sait en effet que, s'il pleut à la Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard. La Saint-Médard se fête le 8 juin. Quarante jours plus tard, c'est la Saint-Clair. La tradition populaire a voulu établir un lien entre les deux fêtes. On raconte donc qu'un 8 juin Saint Clair était allé rendre visite à son confrère Saint Médard. Le soir, comme il était fatigué au moment de repartir, il demanda à Saint Médard de lui prêter son cheval pour rentrer chez lui. C'est ce que fit le saint homme; mais Saint Clair oublia de renvoyer la monture et Saint Médard en fut si contrarié qu'il ne cessa de pleurer jusqu'au jour où il alla, le 18 juillet, rendre visite à son confrère, qui s'excusa et lui restitua son cheval, ce qui enfin sécha ses larmes.

Si les hommes de Dieu ont assez fortement marqué l'imagination des habitants du Cotentin, leur fournissant une sorte de mystique qui apparaît souvent dans leur littérature orale, le Diable, lui aussi, joue un grand rôle, le Diable et ses suppots: les "goubelins" et les sorciers.

Comme en bien d'autres régions, on montre dans le Val de Saire un manoir dont une partie a été construite par le Diable en une nuit d'orage. Il s'agit du Manoir de la Crasvillerie, situé sur la commune de Réville, beau bâtiment terminé par une grange dont la pierre de seuil est plus enfoncée en terre d'un côté que de l'autre, sans qu'il ait jamais été possible de la remettre droite. En effet, à une époque indéterminée, le seigneur du lieu avait conclu un pacte avec le Malin, selon lequel ce dernier se chargerait de la construction de la grange; en échange, l'âme du propriétaire lui appartiendrait, à condition qu'il ne manque rien dans cette grange. Lorsqu'au petit matin l'homme s'aperçut que la grange était construite, il se souvint de la promesse qu'il avait faite et il fut bien gêné. Sa femme lui conseilla de vérifier s'il y avait bien, le long d'une des parois de la grange, le clou auquel le batteur de grains a l'habitude de suspendre son fléau. Donc quand le Diable en personne arriva pour l'état des lieux, fier de son tra-

vail et sûr de lui, le seigneur lui demanda où son batteur pourrait son fléau. Le clou n'y était pas; le Diable était donc roulé et, en quittant la grange en colère, il donna un tel coup de pied sur la pierre du seuil que celle-ci en est toujours restée de travers.

Mais ce qui alimente le plus la littérature orale de cette région, c'est l'histoire du Moine de Saire, ou ce qu'on pourrait appeler "le Cycle du Moine de Saire", car les versions de cette légende sont nomreuses. La légende se situe au château de Réville et à l'embouchure de la rivière la Saire; et elle est sensée commencer au milieu du XVe siècle. Le seigneur de ce château avait un frère qui s'était fait moine sans aucune vocation. Il servait d'intendant au châtelain; et c'est à ce titre qu'un beau jour il reçut d'un fermier le montant de son fermage, montant qu'il s'empressa de mettre dans la poche de sa soutane. Quelque temps plus tard, le maître fit venir le fermier et lui reprocha de ne pas lui avoir payé ce qu'il lui devait. Le fermier, bien étonné, se tourna vers le moine et affirma qu'il lui avait déjà versé son loyer. Le moine alors lève les bras au ciel, le prend à témoin et s'écrie: "Que le Diable m'emporte si j'ai jamais vu la couleur de cet argent!" Malheureusement le Diable l'entendit et, dans un grand fracas de portes et de fenêtres brisées, dans une odeur de soufre, il apparut avec ses pieds fourchus, sa cape et ses cornes, et enleva le moine qu'il fit tournoyer plusieurs fois au-dessus des tours du château. Depuis on n'a jamais revu le moine, mais on a beaucoup entendu parler de lui. En effet nombre d'événements mystérieux lui ont été attribués et, encore aujourd'hui, on dit qu'il vaut mieux éviter de se trouver sur le Pont de Saire, le pont qui enjambe la rivière près de son embouchure, à minuit. Le moine est là; il guette ses proies et, pour plaire à son maître Satan, il essaie par tous les moyens de les entraîner vers la mer et de les noyer. Tantôt le passant entend la voix d'un homme qui appelle au secours parce qu'il est en train de se noyer. N'écoutant que son bon coeur, il se précipite et bientôt il se sent happé par les bras du moine qui l'entraînent au fond de l'eau. Tantôt un pêcheur entend une voix qui lui signale que ses filets sont pleins de poisson. Lui aussi se précipite et, en tentant de relever son filet plein de cailloux, il tombe à l'eau et se noie. Tantôt également le moine se transforme en chien, essayant ainsi d'entraîner sa victime à sa suite.

Cette transformation du moine en chien nous amène tout naturellement aux histoires de "varous" ou garous, aux histoires de "goubelins", ces hommes qui avaient la possibilité de se changer en bêtes et dont la littérature orale nous conte les faits et méfaits. Il y a dans le Val de Saire un carrefour nommé "le Carrefour à Chevaux". Il est sensé avoir été le théâtre de rencontres régulières de chevaux et de boeufs sauvages qui se réunissaient le samedi, sur le coup de minuit bien entendu, pour effrayer par leurs hennissements et leurs beuglements tout le voisinage. On raconte qu'un samedi soir une bande de jeunes gens entreprit d'éclaircir cette affaire et se rendit sur les lieux, attendant l'heure fatidique, armés de fouets et de gourdins. Effectivement, lorsque le douzième coup de minuit sonna, une troupe bruyante de chevaux et de boeufs blancs traversa le carrefour à grand bruit. Et les jeunes gens qui étaient là se mirent à frapper de toutes leurs forces, à poursuivre les animaux pour essayer de s'en saisir. Les bêtes s'enfuirent, mais un cheval se cassa une jambe en sautant une barrière. Et le plus extraordinaire de l'affaire, c'est que, les jours suivants, on s'aperçut qu'un certain nombre d'hommes peu recommandables de la région portaient des traces de coups et que l'un d'eux avait un bras cassé.

Il faut d'ailleurs ajouter qu'à côté de ces goubelins qui se trans-

tionnaient volontairement en animaux, il pouvait arriver qu'un homme fût malgré lui transformé également en bête à la suite d'une mauvaise utilisation d'un livre de magie. C'est ce qui est arrivé, dit-on, à un jeune homme du nord du Cotentin qui, un jour, avait eu la curiosité de jeter un coup d'oeil sur le livre ouvert dans le bureau du supérieur du pensionnat où il faisait ses études. Or ce livre était ce qu'on appelait un "grimoire" et le passage que lut le jeune homme était la formule qui permettait de changer les hommes en chiens; ce qui fait qu'il fut immédiatement changé en chien. Il retourna alors dans sa famille sous sa forme animale. Il y fut mal accueilli; et comme son père voulait chasser cet animal importun, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre le chien s'écrier, à la suite d'un violent coup de pied dans les pattes: "Ah! mon père!". Evidemment le père fut bien surpris; son fils réussit à lui expliquer en quelques aboiements ce qui lui était arrivé. Or on sait que, pour retrouver sa condition humaine, il fallait "délire" le grimoire, c'est-à-dire le lire à l'envers. Le père s'en alla donc au pensionnat avec son chien, ou son fils, à ses trousses; il retrouva le grimoire et lut à rebours la formule magique, ce qui permit au jeune homme de reprendre sa forme humaine.

Il n'est pas étonnant que de telles histoires aient frappé l'imagination populaire, faisant planer une sorte de mystère permanent sur la campagne et sur la nuit. Ce mystère était, bien entendu, entretenu par les sorciers. On peut encore aujourd'hui entendre raconter les exploits, souvent maléfiques, mais parfois bénéfiques, de ces sorciers qui opérèrent le plus souvent dans le courant du XIXe siècle, mais dont certains exerçaient encore il y a seulement une trentaine d'années. Par contre, ce qui est très difficile, c'est de trouver un témoin réel de leurs exploits. Le plus souvent l'information portée par la littérature orale est au moins de seconde main.

Les sorciers sont assez fréquemment présentés comme ayant des rapports avec l'Eglise. L'un par exemple avait été séminariste et occupait la fonction de maître-chantre dans l'église de son village; ce qui lui permettait d'approcher facilement de l'autel et de poser ainsi sur la pierre d'autel les objets au moyen desquels il exerçait ses charmes. Un autre était enfant de choeur et, lorsqu'au moment de la procession de l'Aspersion le curé aspergeait ses fidèles, l'enfant de choeur se reculait instinctivement pour éviter d'être atteint par quelques gouttes d'eau bénite. Cela obligea d'ailleurs le curé à prendre l'enfant dans sa chambre afin de l'exorciser. Mais ne voilà-t-il pas que le petit commis du presbytère eut la curiosité de regarder la scène par le trou de la serrure; et, lorsque le Diable sortit du corps de l'enfant de choeur, il alla se loger dans celui du commis qui, le soir, parlait dans toutes les langues. Le curé fut donc obligé de le désensorceler, de le "désenquérauder" comme on dit, lui aussi.

Il pouvait arriver que le sorcier rende service à ses voisins. En voici un exemple: un jour, des employés de la Régie et des gendarmes à cheval (car c'était au temps où les gendarmes étaient à cheval) s'approchaient d'un carrefour où une petite barrique d'eau-de-vie, distillée clandestinement bien sûr, était en transit. Le sorcier, qui de son état était également geron, frappa trois coups de marteau sur son enclume. Aussitôt les chevaux des gendarmes s'agenouillèrent et il fut impossible de les faire bouger avant que le forgeron-sorcier ne frappât à nouveau trois coups sur son enclume. Bien entendu, entre les deux séries de coups de marteau, la barrique avait eu le temps de disparaître.

D'autres sorciers se produisaient dans les foires, comme celui qui faisait bouillir une marmite à coups de fouet; ce qui n'empêchait pas le coq qui se trouvait à l'intérieur de la marmite, de dresser le cou et de chanter lorsque le sorcier soulevait le couvercle de la marmite. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est que, si la plupart des badauds voyaient la marmite bouillir et entendaient le coq chanter, d'autres ne voyaient et n'entendaient rien. C'est qu'ils avaient sur eux soit un objet religieux, soit une salamandre. En effet cet animal est considéré comme incompatible avec l'art du sorcier.

La littérature orale que l'on peut recueillir de nos jours dans le nord du Cotentin semble montrer que les populations de cette région ont vécu entourées de mystère tout au long du XIXe siècle et pendant au moins le premier quart de XXe. Mais on peut se demander si, derrière ce mystère, il n'y avait pas beaucoup de mystification; et cette mystification n'était généralement pas innocente. Quand on examine de près les histoires recueillies, qu'il s'agisse de la légende du Moine de Saire, des "goubelins" ou des sorciers, on constate que l'un des buts de ces récits est d'éloigner la population de certains endroits. Prenons par exemple le cas de ce fameux Moine de Saire. Certes il est possible qu'il ait existé dans les siècles passés un mauvais moine dont les dévergondages ont été transmis par la tradition orale. Mais ce n'est qu'au milieu du XIXe siècle que l'on a, paraît-il, découvert au pied d'un arbre du château de Réville le manuscrit sur lequel reposent la plupart des versions du cycle du Moine de Saire. Ce manuscrit, qui aurait été rédigé par l'épouse du châtelain du XVe siècle, raconte l'histoire à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure. Mais quand on constate que, dans ce récit, le moine prophétise et annonce un certain nombre d'événements qui se sont passés dans la région au cours des XVIIIe et XIXe siècles, on comprend très vite que ce récit est apocryphe. Or quel a été, pendant des décennies, le résultat de la prétendue malfaisance du moine? Ca a été de faire peur aux gens et de les empêcher de fréquenter de nuit une certaine partie du littoral, l'embouchure de la Saire, qui forme une petite crique discrète à l'abri des regards des gens éloignés. Il s'agissait donc de tenir les gens à l'écart de cette embouchure.

L'activité des"goubelins" se déroule le plus souvent dans des lieux de passage, des carrefours par exemple. Quant aux sorciers, ils exercent surtout leurs talents dans les bois.Or dans la région les bois ne sont ni nombreux ni touffus. Il est donc nécessaire de les protéger si l'on veut s'y livrer discrètement à des activités répréhensibles. Or on sait que la contrebande du tabac et des dentelles a été très active tout au long du siècle dernier entre les Iles Anglo-Normandes et les côtes du Cotentin. Les récits mystérieux avaient donc pour effet d'engendrer une crainte salutaire chez les populations riveraines de ces côtes et de ces bois, crainte le plus souvent partagée par les douaniers eux-mêmes. On pouvait ainsi frauder sans craindre d'être surpris ou seulement dénoncé. D'ailleurs la mystification apparaît au grand jour dans les histoires de fraudeurs particulièrement nombreuses dans la Hague dont les côtes découpées offraient, avec leurs multiples enfractuosités, des cachettes à juste titre appréciées.

Ainsi donc la mystification est le plus souvent payante. Il faut cependant signaler que la littérature orale présente, en ce pays comme en bien d'autres, des textes de mystification gratuite, si l'on peut dire. Il s'agit des récits de mensonges des héros locaux. L'un chasse le lapin avec des noyaux de baies d'aubépine en guise de plombs et, l'année suivante, il

rencontre un lapin qui porte une branche d'épine sur son dos. Un autre, pour éviter un garde-chasse, se cache derrière sa bêche et tourne autour d'elle en même temps que le garde, qui ne peut donc pas le voir. Le même, ayant égaré son âne, le retrouve caché derrière une betterave: il avait pris les oreilles de l'animal pour deux feuilles de cette plante! Un autre enfin fauchait son blé avec tant d'énergie qu'à la fin de son rang de fauchage il s'aperçut qu'il avait abattu et le blé et une rangée de beaux petits pommiers. Et c'est le même qui, pour montrer sa force, se soulevait de terre en se saisissant simplement par les cheveux.

Certes la littérature orale du nord du Cotentin ne se limite pas aux sujets que je viens d'évoquer. Ceux-ci forment cependant l'essentiel du fond narratif qui égayait naguère les veillées et les grands travaux collectifs et à partir duquel on brodait selon les lieux, les personnages et les circonstances. Et c'est à travers ce fonds que l'on peut, me semble-t-il, le mieux discerner les mentalités et les activités d'une région.

René LEPELLEY

Professeur à l'Université de CAEN